L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

170 | 2004

Espèces d'objets

In memoriam

Jean-Paul Colleyn

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24772>

DOI : 10.4000/lhomme.24772

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 6-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Paul Colleyn, « *In memoriam* », *L'Homme* [En ligne], 170 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24772> ; DOI : 10.4000/lhomme.24772

in memoriam

AU MOMENT de mettre ce numéro sous presse, nous avons appris, avec une grande tristesse, la mort de Jean Rouch, survenue au Niger dans la nuit du 18 février, à l'âge de quatre-vingt-six ans, sur une route, à 600 km de Niamey. Un plus long hommage, retraçant sa carrière, évaluant son apport, analysant ses films, lui sera rendu dans une prochaine livraison de L'Homme. Jean-Paul Colleyn, qui prépare un CD-ROM sur l'œuvre de Jean Rouch, a bien voulu nous faire part de son témoignage.

JEAN ROUCH est mort comme il a vécu, en piste ; et sans doute est-il parti comme il l'aurait souhaité, entouré par sa femme et ses amis africains. « Aux premiers temps du monde, les hommes étaient immortels, mais Dieu, en leur donnant la parole, leur vendit la mort. » Tels sont les premiers mots de son magnifique film, *Le Dama d'Ambara*, tourné chez les Dogon du Mali en 1974. Si Jean Rouch était plutôt l'enfant des Songhay du Niger, il affectionnait beaucoup le personnage du renard dans les mythes dogon – ce génie du désordre et cet inventeur du premier masque. C'est ce qu'était aussi Jean Rouch pour nous. Il avait, avec quelques copains, cassé le moule scolaire du film documentaire et ethnographique, pour y introduire du désordre, puis un nouvel ordre, moins rigide : celui de la poésie. Depuis que, au début des années 1940, ses études d'ingénieur des Ponts et Chaussées avaient été interrompues par la guerre et que son premier devoir de soldat avait été de faire sauter des ponts pour retarder l'avancée de l'armée allemande, il se méfiait de tous ceux qu'il appelait « les adultes », donneurs d'ordre ou de leçon, et n'eut guère envie de devenir sage. En 1962, dans sa « toplist » des *Cahiers du cinéma*, Jean-Luc Godard plaçait *La Pyramide humaine* de Jean Rouch en deuxième position, entre John Ford et Jean Renoir. En anthropologie aussi, avec une sorte de fausse candeur, Jean Rouch avait su briser nombre d'interdits et ouvrir autant de portes. Avant d'avoir lu Bakhtine, il avait inventé le film *dialogique* avec ses amis du Niger ; sans avoir eu besoin de lire Clifford, Nichols ou Geertz, il avait inventé le film *réflexif, performatif, ironique*. Mais il n'aimait pas le jargon scientifique, il préférait Hölderlin et les surréalistes, il préférait l'insolite et penchait pour la dérision apprise auprès des immigrés nigériens d'Abidjan ou d'Accra. Bien que peintre admiratif des somptueuses mises en scène de deuils et levées de deuils africains, Jean Rouch avait horreur de la mort. En grand initié, toutefois, il savait qu'il faut bien qu'elle nous avale pour que l'histoire continue. En grand scénariste du direct, il savait bien qu'une histoire commence toujours par la fin.

Jean-Paul Colleyn